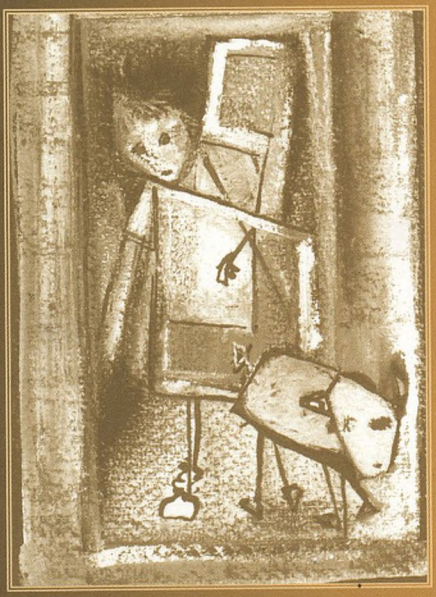
VICENTE
QUIRARTE

SARABANDE AUX CHIENS JAUNES

ZARABANDA CON PERROS AMARILLOS

(Traduction de Nicole et Émile Martel)



ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE

PLAN C EDITORES

SARABANDE AUX CHIENS JAUNES

ZARABANDA CON PERROS AMARILLOS

Traduction de Nicole et Émile Martel

Les Écrits des Forges
ont été cofondés par Gatien Lapointe
en 1971 avec la collaboration de
l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Société de développement des entreprises culturelles Québec

La SODEC (Société de développement des entreprises culturelles) et le Conseil des Arts du Canada ont aidé à la publication de cet ouvrage.

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

Canada

« Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition ».

Illustration : Sylvie Nicolas, *Sans titre, techniques mixtes*

Distribution au Québec

En librairie :
Diffusion Prologue
1650, boul. Lionel Bertrand, Boisbriand, J7E 4H4
Téléphone : 1-514-434-0306 / 1-800-363-2864
Télécopieur : 1-514-434-2627 / 1-800-361-8088
Courrier électronique : prologue@prologue.ca

Autres :

Diffusion Collective Radisson
1497, Laviolette, C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4
Téléphone : 1-819-379-9813 — Télécopieur : 1-819-376-0774
Courrier électronique : ecrits.desforges@tr.cgocable.ca

Distribution en Europe

Écrits des Forges
6, avenue Édouard Vaillant
93500, Pantin, France
Téléphone : 01 49 42 99 11 — Télécopieur : 01 49 42 99 68
courrier électronique : ecrits.desforges@tr.cgocable.ca
site internet : www.ecritsdesforges.com

ISBN
Écrits des Forges : 2-89046-861-5
Plan C editores : 968-5395-21-7

Dépôt légal / quatrième trimestre 2004
BNQ ET BNC

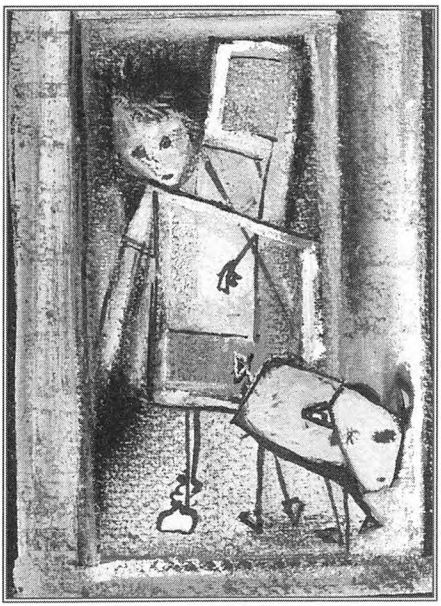
© Tous droits réservés, Copyright by Écrits des Forges inc.
Ottawa, Canada, 2004

VICENTE
QUIRARTE

SARABANDE AUX CHIENS JAUNES

ZARABANDA CON PERROS AMARILLOS

(Traduction de Nicole et Émile Martel)



Écrits des Forges
C.P. 335, Trois-Rivières, Québec, Canada G9A 5G4

Plan C editores
Varsovia 57-301, colonia Juárez, C.P. 6670 México D.F.

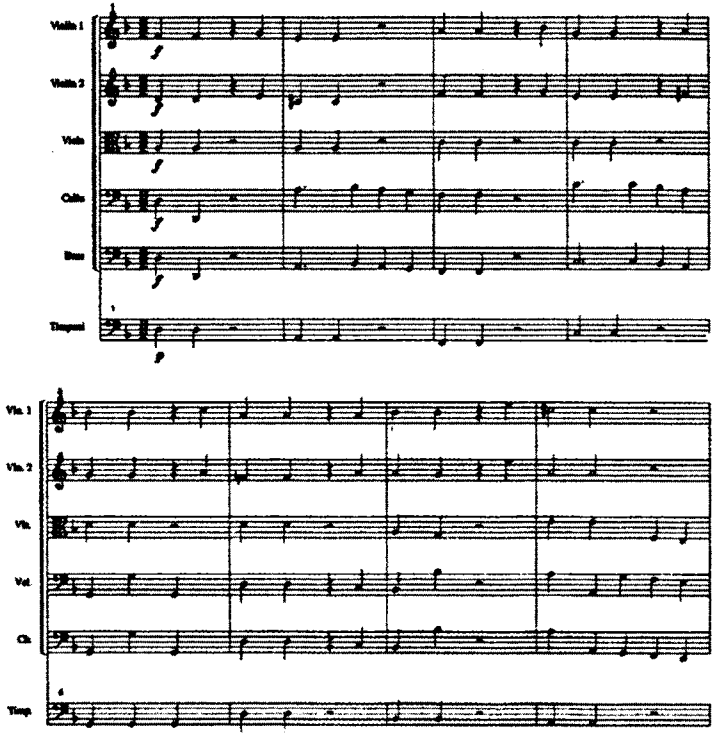
A las alas de mi hermano
Ignacio
(1951-1998)

Aux ailes de mon frère
Ignacio
(1951-1998)

Saraband

für Streichorchester mit Pauken

G.F. Händel



© 2001 Ediciones Espinosa

Le malade se rend parfaitment compte du péril qui le menace au dedans de lui-même; il se sent devenir d'heure en heure plus dangereux pour son prochain; et cependant l'orgueil et la crainte d'avouer son mal lui imposent un criminel mutisme. Son unique préoccupation sera désormais de fuir l'infernal Sosie installé dans son âme ténébreuse.

O.V. DE L. MILOSZ,
L'amoureuse initiation

Je veux un ciel bien céleste, même si ça doit me coûter cher. En vérité, pas de ciel de carte postale.

Quiero un cielo bien celeste aunque me cueste. De verdad, no cielo de postal.

MARÍA ELENA WALSH,
"La marcha de Osías"

Malgré Prozac et ses filles, il n'y a pas de cure à la tristesse. Despite Prozac and her daughters, there's no cure for sadness.

SUSANNA KAYSEN,
"One cheer for Melancholy"

I

El mar que nos vendieron en la infancia
era un monstruo sin sueño.
Hondo y alegre. Traidor y colorido.
Salimos a su encuentro, aún con las estrellas
profundamente ancladas en la altura.
Al romper la mañana, el mar, pronunciamiento,
se anunciaba en tres perros amarillos.

El primero sostuvo la mirada
y en su papel pautado me inscribió:
"Me quedo en tus pupilas,
sin convite a tu fiesta de fantasmas."
El segundo cojeaba,
y con su pata buena me decía:
"No es nada. Es dolor".
El tercero tensó todos los músculos
y escribió su poema con las olas.

El paisaje era líneas, colores y ladridos.
Marina con tres perros, la familia
de un Robinson Crusoe de media hora.
Amarillos, monedas de oro falso,
ardían, refulgentes, más que el sol,
actores del I Ching donde leía
el mapa de mi sangre.

I

La mer qu'on nous présentait, enfants,
était un monstre insomnieux.
Abyssale et joyeuse. Traîtresse et chatoyante.
Nous sommes partis à sa rencontre, les étoiles
étant encore profondément amarrées dans les hauteurs.
À l'éclatement de l'aube, la mer, comme un
pronunciamiento,
s'annonçait déguisée en trois chiens jaunes.

Le premier soutint mon regard
et sur son papier à musique il écrivit pour moi :
« *Je reste dans tes pupilles,*
sans être convié à ta fête de fantômes. »
Le second boitait,
et avec sa bonne patte il me disait:
« *Ce n'est rien, ce n'est que la douleur.* »
Le troisième banda tous ses muscles
et avec les vagues écrivit son poème.

Le paysage était lignes, couleurs et aboiements.
Marine aux trois chiens, famille
une demi-heure durant d'un Robinson Crusoë.
Jaunes, monnaies de semblant d'or,
ils brillaient, resplendissant plus que le soleil,
acteurs du Yijing où je lisais
la carte de mon sang.

Mi cuarto hermano era el perro mayor,
relámpago o ladrido:
el mar que nos vendieron en la infancia.
El cielo era mi padre. Y mi madre la tierra.

Mon quatrième frère était le plus vieux des chiens,
éclair ou jappement:
la mer qu'on nous présentait, enfants.
Le ciel était mon père. Et ma mère, la terre.

II

Llama otra vez el ángel negro
y nos descubre inermes.
Apenas ayer entramos en el sueño, fatigados
de haber combatido cuerpo a cuerpo
en contra de su legión y haber vencido.
Ocupa todo el cielo con sus alas,
y no obstante ser el mismo, es otro.
Nacer en cada muerte. Resistirla.
Verla en su espejo oscuro. En esta vida.
Ataca sin aviso, el ángel negro,
y todo hay que inventarlo
como si por primera vez nos visitara.

II

L'ange noir appelle à nouveau
et nous trouve désarmés.
À peine sommes-nous entrés hier dans le sommeil, las
d'avoir combattu victorieusement corps à corps
contre sa légion.
De ses ailes, il accapare tout le ciel,
et tout en étant le même, il est autre.
Naître en chaque mort. Lui résister.
Le voir dans son obscur miroir. Dans cette vie-ci.
Il charge sans préavis, l'ange noir,
et il faut tout inventer
comme s'il nous rendait visite pour la première fois.

III

En la madrugada, sentados a las afueras
del edificio donde te hacían la autopsia,
esperamos tu cuerpo.
El lugar era hostil, oscuro y polvoriento:
a cambio de la mutilación nos recordaban
el privilegio diario de la vida.

El hombre,
ese animal que llora a sus criaturas.

Encender un cigarro
era vencer el miedo del instante,
como el ser inicial
que al descubrir el fuego
ya no temió las fauces
que ayer le arrebataron a su prójimo.
Aumentaba la noche
y el dolor era un nudo corredizo.

La muerte, ese tiempo impecable
que congela el presente
y enseña a respirar con más respeto.

III

Au matin, assis à l'extérieur
du bâtiment où l'on t'autopsiait,
nous avons attendu ton corps.
Le lieu était hostile, obscur, poussiéreux:
en échange de ta mutilation, on nous rappelait
le privilège quotidien de la vie.

L'homme,
cet animal qui pleure ses petits.

Allumer une cigarette
c'était vaincre la peur du moment,
comme l'être primitif
qui en découvrant le feu
cessa de craindre la gueule
qui hier encore lui arrachait ses proches.
La nuit avançait
et la douleur était un nœud coulant.

La mort, cette durée parfaite
qui fige le présent
et enseigne à respirer avec un plus grand respect.

IV

Pasamos de uno en uno
a enumerar los *qués*
(el *cómo* es una historia más extensa)
y a escribir por el otro la página final
de su estancia en la tierra.
Detrás de su máquina Olivetti
una muchacha, dulce y fresca,
en su hoja de escasos caracteres
acabó con tu vida
y comenzó la otra,
esta página en blanco
que nunca acabaremos de llenar.
Hizo pocas preguntas
y ser en la antesala del infierno
dulce y fresca era el regalo
que la espléndida muerte nos cedía.
Luego me llevaron a un largo túnel
del que salió primero un joven
vestido más de carnicero que de médico
y me entregó tu cuerpo.
Algo había de ángel
en esos dos muchachos,
tersos y duros como la orografía
de tu nuevo silencio.

IV

Nous en arrivons un par un
à énumérer les *quoi*
(le *comment*, lui, est une bien plus longue histoire)
et à écrire pour l'autre la page finale
de son séjour sur terre.
Derrière sa machine Olivetti
une jeune fille, douce et fraîche,
sur sa feuille aux quelques caractères
en finit avec ta vie
et commença l'autre,
cette page blanche
que nous ne finirons jamais de remplir.
Elle posa peu de questions
et cet être dans l'antichambre de l'enfer
doux et frais était le présent
que la mort splendide nous faisait.
On m'a ensuite amené dans un long tunnel
d'où sortit d'abord un jeune
vêtu plutôt en boucher qu'en médecin
et il me livra ton corps.
Il y avait quelque chose d'un ange
chez ces deux garçons,
lisses et durs comme l'orographie
de ton nouveau silence.

"¿Es éste su hermano?"
Eras mi hermano y no,
eras ya el otro.

En el brillo invencible de tus ojos
me pasabas el brazo por el hombro.
Parecías decir que todo estaba bien,
que había que despedirse,
que el mundo era más joven que nosotros.

« C'est bien votre frère ? »
Tu étais mon frère et tu ne l'étais pas,
tu étais déjà l'autre.

Dans l'éclat invincible de tes yeux
tu posais ton bras sur mon épaule.
Tu semblais dire que tout allait bien,
qu'il fallait prendre congé l'un de l'autre,
que le monde était plus jeune que nous.

V

La mañana de mayo en que te fuiste
era el viento un tenaz enamorado
que estremecía las frondas
de árboles crecidos con nosotros.
Un grupo de niñas prófugas fumaba
a la orilla del lago,
junto al cuerpo desnudo de una lancha,
un animal inerte sin sus risas.
Mientras el sol pulía
con su lengua de luz las calles nuevas,
una joven señora enseñaba a su hijo
a beber de una taza sin quemarse.

Esos breves rituales te ataban a la vida
y hacían que tu corazón se iluminara
como cuando de niño desarmabas motores
e inventabas el mundo.

Hoy esos tornillos se me oxidan en clavos
y este nuevo caballo de tequila
no electriza mi sangre
ni me monta en la yegua de otros días.

V

Le matin de mai où tu partis
le vent était un amoureux tenace
qui faisait tressaillir les branches
des arbres grandis en même temps que nous.
Un groupe de fillettes en fuite fumaient
au bord du lac,
près du corps nu d'une barque,
animal inerte sans leurs rires.
Tandis que le soleil polissait
de sa langue de lumière les nouvelles rues,
une jeune femme montrait à son fils
à boire à même une tasse sans se brûler.

Ces brefs rituels t'attachaient à la vie
faisaient que ton cœur s'illuminait
comme à l'époque où, petit, tu démontais des moteurs
et inventais le monde.

Maintenant, ces vis sont rouillées comme des clous
et ce nouveau cheval de tequila[1]
n'électrise plus mon sang
et ne me fait plus monter la jument de jadis.

[1] Au Mexique, le « caballito » est une verre de tequila. Voir aussi au poème XX.

VI

Jugábamos al monstruo.
En los antiguos baños del convento
habilitados como lavaderos
vimos llamas azules por el aire
y oímos las cadenas de los monjes.
Mamá nos invitaba
a recoger la ropa en la azotea
donde —dicen— espanta todavía
un hombre sin cabeza.
Por la escalera de caracol
una vieja señorita, profesora de piano,
invocaba en sus teclas a un demonio
que unos años después se llamaría
Johann Sebastian Bach.

Gozábamos el miedo
y eran los fantasmas nuestros cómplices.
A la salida del programa triple,
Lugosi, Karloff y Vincent Price
—barones de la noche— teñían
color de pesadilla nuestros sueños
y entrar solos al baño era una empresa
en la que tú portabas el arma, el amuleto.

Hoy que eres el muerto
y no estás para cuidarnos,
otros son los fantasmas.

VI

Nous jouions au monstre.
Dans les anciennes toilettes du couvent
transformées en lavoirs
nous avons vu en l'air des flammes bleues
et entendu les chaînes des moines.
Maman nous invitait
à ramasser le linge sur la terrasse
là où – dit-on – épouvante encore
un homme sans tête.
Par l'escalier en colimaçon
une vieille fille, professeure de piano,
sur son clavier invoquait un démon
qui, quelques années plus tard, porterait le nom de
Jean Sébastien Bach.

Nous prenions plaisir à la peur
et les chimères étaient nos complices.
À la sortie du programme triple,
Lugosi, Karloff et Vincent Price
– barons de la nuit – enluminaient
de couleur cauchemardesque nos rêves
et entrer seuls dans les toilettes était une aventure
où c'était toi qui portais l'arme, l'amulette.

Aujourd'hui, maintenant que tu es le disparu
et que tu n'es pas là pour avoir soin de nous,
les fantômes sont autres.

El animal crecido en nuestros miedos
te separó en su coto.
Tiempos hubo en que supimos evadirlo
y a veces hasta creímos
haberlo aniquilado.

Conservabas intactos los conjuros
del *Necronomicón* de nuestra infancia.
Jefe de la manada,
hijo de tigre,
primer oficial del capitán perdido.

L'animal qui a grandi dans nos peurs
t'a mis à part dans son enclos.
Il y eut des temps où nous avons su nous en évader
et où nous avons même cru
l'avoir anéanti.

Tu gardais intactes les exhortations
du *Necronomicon* de notre enfance.
Chef de la bande,
fils de tigre,
premier lieutenant du capitaine perdu.

VII

Un cable profesional de uso pesado
conecta mejor el alma
con el cuerpo tangible de la música
o soporta tu peso en el espacio.
Expertos en alta fidelidad
lo llaman Cable Monstruo.
Los iniciados saben
que sus piezas nucleares son de oro,
piedra filosofal, cordel, elíxir
para calmar la sed del Minotauro.

Un cinturón de piel negra y brillante
—víbora con traje de pantera,
sola prenda que ciñe una cintura—
hace de las caderas femeninas
un planeta sin límites
o mide la amargura en agujeros.
La soga trenzada con fibras vegetales
rescata de la arena al desahuciado
o al del alma robada le permite
caminar en el aire
y ser otra vez la transparencia.

La prodigiosa lámpara
oculta en el mercado
del laberinto que guarda los secretos

VII

Un câble professionnel poids lourd
connecte mieux l'âme
au corps tangible de la musique
ou il soutient ton poids dans l'espace.
Les experts en haute fidélité
l'appellent le Câble Monstre.
Les initiés savent
que ses composantes nucléaires sont d'or,
de pierre philosophale, de câble, d'élixir
pour calmer la soif du Minotaure.

Une ceinture de cuir noir et brillant
– une vipère vêtue en panthère,
le seul vêtement ceignant une taille –
fait des hanches féminines
une planète illimitée
ou mesure l'amertume selon les trous.
La corde tressée de fibres végétales
sauve du sable celui qui est sans espoir
ou permet à celui dont on a volé l'âme
de marcher dans l'air
et d'être, une fois encore, transparence.

La prodigieuse lampe
dissimulée dans le marché
du labyrinthe veille sur les secrets

de la vieja ciudad,
ahuyenta a los hijos de la noche
o lacera la carne
con su látigo limpio de pecado.
El sobre que contiene
la carta de adiós o la declaración de guerra
puede cortar la lengua
o desata en el cuerpo de la tina
las arterias que el mármol
envidia a los mortales.

Herramientas del hombre,
tijeras de un Dios niño
que se aburre de ser sin sus criaturas.

de la vieille ville,
fait fuir les fils de la nuit
ou lacère la chair
de son fouet exempt de tout péché.
L'enveloppe qui renferme
la lettre d'adieu ou la déclaration de guerre
peut couper la langue
ou dénoue dans la chair de la baignoire
les artères que le marbre
envie aux mortels.

Outils de l'homme,
ciseaux d'un enfant Dieu
qui s'ennuie d'être sans ses créatures.

VIII

Nuestra infancia. Ese país lejano
donde vuelvo a buscarte.
¿Recuerdas aquel episodio
del Deslizador de Plata
donde enciende una llama votiva
en homenaje al sacrificio de un hombre
que murió en beneficio de la especie?
Tú nada más moriste y nuestros nombres
aparecieron juntos
en una edición de *Últimas Noticias*,
esa suma de duelos y quebrantos.

Leo *Los últimos pasos del poeta Raúl Gómez Jattin.*
Cóleras, miserias, humillaciones inflingidas
por el ilustre muerto se perdonan
—incluso se celebran— porque fue poeta.
De ti no puedo hablar sino en voz baja
porque no hiciste ruido para irte,
como si no quisieras más decir *presente*
cuando pasaban lista
y soñabas con ser hombre invisible.

VIII

Notre enfance. Ce pays lointain
où je reviens te chercher.
Te souviens-tu de cet épisode
du Glisseur d'Argent
où il allume une lampe votive
en hommage au sacrifice d'un homme
mort au bénéfice de l'espèce?
Toi, à peine étais-tu mort que nos noms
apparurent ensemble
dans un numéro des *Dernières nouvelles*
cette somme de deuils et de faillites.

Je lis *Les derniers pas du poète Raúl Gómez Jattin.*
Les colères, les misères, les humiliations infligées
par l'illustre défunt, on les lui pardonne
– et on les célèbre même – parce qu'il fut poète.
De toi, je ne peux parler qu'à voix basse
parce que tu ne fis aucun bruit pour marquer ton
départ,
comme si tu n'avais plus voulu dire *présent*
quand on appelait les noms
et que tu rêvais de devenir un homme invisible.

IX

Limpiamente. Como quien al usar las palabras
Desfiladero, Navaja, Geometría
las recorta del cuerpo del lenguaje
y las convierte en arma.
Sin mirar hacia atrás.

Desde todos los puntos cardinales
llegaremos al punto de la cita.
En la mesa invocaremos
de nueva cuenta al fuego
y tras el breve asombro
regresará el vacío.
Y mañana otra vez. Apasionadamente.

IX

Proprement. Comme quelqu'un qui, prononçant les
mots
Canyon, Navaja, Géométrie
les coupe en les retranchant du corps du langage
et en fait des armes.
Sans regarder en arrière.

De tous les points cardinaux
nous arriverons au point de rendez-vous.
À la table nous invoquerons
à nouveau le feu
et après une brève frayeur
le vide reviendra.
Et demain encore une fois. Passionnément.

X

El cielo amenazaba caer sobre nosotros
mientras afuera el sol, la flor, la vida,
consumaban sus triunfos.

No quisimos saberlo ni aceptarlo:
ibas de cacería sin avisarnos.

No como los hombres
que unidos en torno de su miedo
se daban valor
en el duelo final con el mamut.
No como las comuniones en el cine:
salíamos enteros, luminosos,
después de *Moby-Dick*,
templados los arpones
en el fuego San Telmo de los héroes.

"Me gusta el desierto porque es limpio",
dijo Lawrence de Arabia
y tú lo repetías.
También la sucia muerte se bautiza
cuando para enfrentarla
una camisa blanca nos defiende.

X

Le ciel menaçait de s'écrouler sur nous
tandis que dehors le soleil, la fleur, la vie
consumaient leurs triomphes.

Nous n'avons pas voulu le savoir ni l'accepter :
tu partais à la chasse sans nous en avertir.

Non pas comme les hommes
qui unis autour de leur peur
se donnaient du courage
dans le duel final contre le mammouth.
Ni comme les communions au cinéma :
nous en ressortions forts et radieux,
après *Moby Dick*,
les tridents trempés
dans la foudre des héros.

« J'aime le désert parce qu'il est propre »,
a dit Laurence d'Arabie
et toi tu le redisais.
On baptise aussi la mort infâme
quand pour y faire face
une chemise blanche nous défend.

XI

La sintaxis perfecta, la manera
en que papá sabía
domesticar palabras,
concertar sus metales, su aliento, sus maderas
para dar nueva vida al héroe y al canalla
o escribir las cartas de los Reyes Magos
con la tinta y la pluma siempre iguales;
tu caligrafía pareja,
pequeños edificios
que levantaban reinos invencibles,
rótulos de las cintas que grababas
para darnos la piel de tus pasiones;
el futbol, la armonía, la salvaje
belleza, ¿dónde estaban entonces?
¿En qué momento se interrumpió la alianza,
retiraron andamios, redes, pasaporte?

Escribir con pluma fuente
para dejar que seque
el sudor de la tinta
y la hoja sostenga diez segundos
el fulgor de otra forma de la sangre.

Esa señora que parece ama de casa
se llama Alicia de la Rocha
y toca a Wolfang Amadeus como los dioses.

XI

La syntaxe parfaite, la manière
qu'avait papa de
domestiquer les mots,
d'accorder leurs cuivres, leur vigueur, leurs bois
pour donner une nouvelle vie au héros et au vilain
ou écrire des lettres aux Rois Mages
avec une encre et une plume toujours les mêmes ;
ton écriture régulière,
de petits édifices
qui faisaient surgir des royaumes invincibles,
les légendes des bandes que tu enregistrais
pour nous offrir le plus intense de tes passions ;
le football, l'harmonie, la sauvage
beauté, où étaient-ils alors ?
À quel moment s'est brisée l'alliance,
quand a-t-on retiré les échafaudages, les filets, le
passeport ?

Écrire avec une plume forte
pour laisser sécher
la sueur de l'encre
et que la feuille tienne pendant dix secondes
la fulgurance d'une autre forme du sang.

Cette dame qui a l'allure d'une ménagère
s'appelle Alicia de la Rocha
et elle joue Wolfgang Amadeus comme les dieux.

Con esta sinfonía de Mahler
vas a entender mejor
la salida del sol en las mañanas.

Avec cette symphonie de Mahler
tu vas mieux comprendre
le lever du soleil le matin.

XII

Lo consigna André Maurois
en su vida de Lord Byron,
cuando el poeta, el hombre y el soldado
agonizaban juntos en Missolonghi,
antes del 19 de abril del 1823:
"Más vale morir con una bala en el cuerpo
que de remedios aplicados a él".

Todo cuanto leo me lleva a tu desastre,
a la extraña limpieza de tu muerte,
a todo lo que debemos aprender
y cederte el honor de retirarte.

XII

C'est André Maurois qui le note
dans sa vie de Byron,
quand le poète, l'homme et le soldat
agonisaient ensemble à Missolonghi,
avant le 19 avril 1823 :
« Il vaut mieux mourir d'une balle dans le corps
que des soins qu'on lui donne. »

Tout ce que je lis me ramène à ton désastre,
à l'étrange netteté de ta mort,
à tout ce que nous devons apprendre
et alors t'accorder l'honneur de te retirer.

XIII

La camisa de un hombre ensangrentada
recogida en la morgue
y luego colgada en el museo
es la misma escandalosa prenda
del hombre que en el cuadro de Goya
está a punto de recibir la muerte.

A las 7 de la noche del día 8
te cruzaste con tu vecina Myriam.
Camino a tu patíbulo,
tocaste a su hija en la cabeza.
Lavaste tus camisas, como si así pudieras
despercudir la mugre de la vida.
Dos camisas planchadas te esperaban.
No pudimos vestirte con ninguna.

XIII

La chemise ensanglantée d'un homme
récupérée à la morgue
et ensuite accrochée au musée
est le même vêtement fascinant
de l'homme qui dans le tableau de Goya
est sur le point de recevoir la mort.

À sept heures du soir le huit
tu as croisé ta voisine Myriam.
En route vers l'échafaud,
tu as touché la tête de sa fille.
Tu as lavé tes chemises, comme si tu pouvais ainsi
nettoyer la crasse de la vie.
Deux chemises repassées t'attendaient.
Nous n'avons pas pu t'en faire porter une seule.

XIV

Para Guillermo Zapata y Felipe de Jesús Hernández

Ayer domingo levantamos tu casa.
Pusimos en cajas cuanto sigues siendo,
aunque ya no estés.
Empacamos, atamos, rotulamos
todo lo que formaba parte de la vida,
con la que ya nada querías,
con la que ya no podías.

Javier miró por la ventana y descubrió
la cola de una ardilla. Yo miraba el prodigio
del cacto que alzaba su soberbia
entre los roquedales, en ese mar de lava
que tardó tantos siglos en enfriarse.

Por qué, de la belleza, separarse.

Que el agua limpie la garganta
y al cumplir su tarea
resucite el milagro.
Que podamos vivir para tenerla.
No hay otra transparencia.
No hay oro que la compre.

Pero tú no sabías. Pero ya no sabías.

XIV

Pour Guillermo Zapata et Felipe de Jesús Hernández

Hier dimanche nous avons vidé ta maison.
Nous avons mis dans des boîtes tout ce qui continue
d'être toi,
même si tu n'y es plus.
Nous avons empaqueté, attaché, étiqueté
tout ce qui faisait partie de la vie,
de laquelle tu ne voulais plus rien,
dont tu ne pouvais déjà plus venir à bout.

Javier a regardé par la fenêtre et a découvert
la queue d'un écureuil. Je regardais le prodige
du cactus qui dressait sa superbe
parmi les rocailles, dans cette mer de lave
qui a tardé tant de siècles à se refroidir.

Pourquoi, de la beauté, se séparer.

Que les larmes nettoient la gorge
et en faisant leur travail
que ressuscite le miracle.
Fasse que nous puissions vivre pour en jouir.
Il n'y a d'autre transparence.
Il n'y a d'or qui l'achète.

Mais toi tu ne savais pas. Mais toi tu ne savais déjà
plus.

XV

Papeles rescatados de tu cesto
reconstruyen el mapa
de tus últimos días. El 2 de mayo
–día de los fusilamientos en Madrid–
tomaste un café capuchino
en la plaza de Tlalpan.
Pagaste con un billete de cincuenta.
Eras un hombre vivo. El mundo continuaba
–niños, perros, flores– y era el jardín
un escenario negro, un sudario sin nadie.
A una cuadra, el Hospital Floresta
levantaba su muro intraducible.
El billete de cincuenta se gastaba,
igual que tu vida.

A la mitad del día,
en este jardín de Tlalpan
que era tu andén, tu estribo, tu salida,
parten la plaza las mujeres
con la misma aparente indiferencia
con que se alzan las orejas del perro
para ahuyentar la abeja
que interrumpe su sueño.
De vuelta del mercado,
en bolsas de plástico
llevan alas de pollo y en la mano

XV

Des papiers repêchés de ta corbeille
redessinent la carte
de tes derniers jours. Le 2 mai
– jour des exécutions de Madrid –
tu as bu un cappuccino
sur la place de Tlalpan.
Tu as payé avec une coupure de cinquante.
Tu étais un homme vivant. Le monde continuait
– des enfants, des chiens, des fleurs – et le jardin était
une scène noire, un suaire sans personne.
À un pâté de maisons de là, l'Hôpital Floresta
dressait son mur intraduisible.
Ton billet de cinquante se faisait dépenser
tout comme ta vie.

Au milieu du jour,
dans ce jardin de Tlalpan
qui était ton quai, ton étrier, ta sortie,
les femmes traversent la place
avec la même indifférence apparente
avec laquelle se dressent les oreilles du chien
pour chasser l'abeille
qui interrompt son somme.
Au retour du marché,
dans des sacs de plastique
elles portent des ailes de poulet et dans la main

un racimo de apio que celebra
la ceremonia diaria de la vida.
Cruzan la calle, anónimas, seguras
de ser hadas madrinas
y bendecir las horas.

un pied de céleri qui célèbre
la cérémonie quotidienne de la vie.
Elles traversent la rue, anonymes, sûres
d'être des fées marraines
et de bénir les heures.

XVI

Para Jacques Issorel

Esa mañana de enero de 1938
la taza de Madame Quintana tembló en el plato.
Los cielos de Collioure, limpios de aviones.
Las bombas no eran el desayuno para el día.
El mar ceñía por la cintura
a la ciudad antigua y siempre moza.
Le exigía la castidad de los templarios,
y su fresco sudor de joven puta.
La estación de los trenes era, como los velorios,
fiesta necesaria.
El muerto no acababa de morirse.
Más allá de los ojos,
la muerte era plural, llena de nombres
y al mismo tiempo anónima.
(No me nombres a mí, no me silencies)
Una familia más.
Alguien le dijo: "Es el Paul Valéry de España".
Madame Quintana sabía de un lugar llamado Sèthe
pero no que el cementerio marino
es un lugar en la montaña
donde duermen los hombres
silenciados por el beso del agua.
Los nombres eran nombres y no podían
tragarse con la delicia de las ostras.

XVI

Pour Jacques Issorel

Ce matin-là de janvier 1938,
la tasse de Madame Quintana trembla dans la soucoupe.
Les cieux de Collioure, libres d'avions.
Les bombes n'étaient pas au menu du petit déjeuner du jour.
La mer entourait par la taille
la vieille ville toujours jeune.
C'est la chasteté des Templiers qui le lui imposaient,
et son odeur fraîche de jeune pute.
La gare ferroviaire était, comme pour les veillées funèbres,
une fête nécessaire.
Le mort n'en finissait plus de mourir.
Au-delà des yeux,
la mort était plurielle, pleine de noms
et en même temps anonyme.
(Ne dis pas mon nom, ne me fais pas taire).
Une famille ordinaire.
Quelqu'un lui dit : « C'est le Paul Valéry d'Espagne. »
Madame Quintana connaissait un lieu appelé Sète
mais elle ne savait pas que le cimetière marin
était un lieu en pleine montagne
où dorment les hommes
rendus silencieux par le baiser de l'eau.
Les noms étaient des noms et on ne pouvait
les avaler avec autant de délice que les huîtres.

Era una familia con hambre, miedo y frío,
esos tres enemigos naturales del animal
conjugado en primera persona del plural.
El café con leche en el almacén de los Figueiras
prendió con llamas verdes
los árboles dolientes de la plaza.
Cruzar el río fue una empresa más grande
que tomar por asalto la ciudad.

2

Antonio y Manuel Machado ocupaban dos lechos
en la casa de madame Quintana.
Dos juegos de sábanas y una sola camisa.
A la hora de la cena, el uno o el otro descendía a la mesa.
Nunca los dos.

3

La línea dura que recorre
el cuello y los puños de la camisa mide la vejez del día.
Nuestra edad de árbol.

4

Esa noche Antonio Machado soñó la camisa del hombre que tiene los brazos en cruz en el cuadro de Francisco de Goya.

C'était une famille qui avait faim, qui avait peur, qui avait froid,
ces trois ennemis naturels
conjugués à la première personne du pluriel.
Le café au lait dans le magasin des Figueiras
alluma de flammes vertes
les arbres souffrants de la place.
Traverser la rivière représenta une aventure encore plus grande
que de prendre la ville d'assaut.

2

Antonio et Manuel Machado occupaient deux lits
dans la maison de Madame Quintana.
Deux jeux de draps et une seule chemise.
À l'heure du dîner, l'un ou l'autre descendait à table.
Jamais les deux.

3

La ligne dure qui parcourt
le collet et les poignets de la chemise mesure la vieillesse du jour.
Notre âge d'arbre.

4

Cette nuit-là Antonio Machado
rêva à la chemise de l'homme qui a les bras en croix dans le tableau de Francisco de Goya.

5

En un patio de Collioure,
bajo la mañana en gris de aquel enero,
dos camisas goteaban agua limpia
en el patio trasero de Madame Quintana.
Al amanecer, un barco regresaba, lleno el vientre de blanda platería,
acorazado por las ostras.
Una joven secaba el sudor del cuerpo al abrir la ventana.
El mar era azul -como su nombre- muy marino.
Esa noche, la taza de Madame Quintana
no tembló en el plato. Los aviones
surcaron los cielos todo el día.
A la mesa, Antonio y Manuel Machado cenaban en silencio.
Estridente, la blancura en su pecho.

5

Dans une cour intérieure de Collioure,
sous le matin en gris de ce janvier-là,
deux chemises laissaient dégoutter une eau propre
dans la cour arrière de Madame Quintana.
À l'aube, un navire entrait dans la baie, le ventre
plein d'argenterie,
cuirassé par les huîtres.
Une jeune fille séchait la sueur de son corps en
ouvrant la fenêtre.
La mer était d'un bleu – comme son nom – très
marin.
Ce soir-là, la tasse de Madame Quintana
ne trembla pas dans la soucoupe. Les avions
zébrèrent le ciel toute la journée.
À la table, Antonio et Manuel Machado dînaient en
silence.
Stridente, la blancheur sur leur poitrine.

XVII

Tu cuerpo de 48 horas
que ya no quería estar entre los vivos
nos devolvía los versos
en voz de Vincent Price:
And the play is the tragedy man
And its hero the conqueror worm.

Hoy volvió la lluvia.
Avara y esquiva, sólo sirvió
para encender las ansias
de los 32 grados de calor que padecemos.
Al aspirar tan hondo,
el aire nos dolió más que tu ausencia.

Hoy sacudimos la peluca del niño Wolfgang
y a Gustav Mahler
le sacamos sus lentes del empeño.
Hoy tus discos sonaron nuevamente
con su lengua de plata.

XVII

Ton corps qui depuis 48 heures
ne voulait déjà plus rester parmi les vivants
nous rendait les vers
avec la voix de Vincent Price :
And the play is the tragedy man
And its hero the conqueror worm.

Aujourd'hui, la pluie est revenue.
Avare et revêche, elle n'a servi
qu'à éveiller les angoisses
des 32 degrés de chaleur dont nous souffrons.
J'ai aspiré si profondément
que l'air m'a fait plus mal que ta mort.

Aujourd'hui, nous avons secoué la perruque du petit
Wolfgang
et quant à Gustav Malher
nous avons racheté ses lunettes du mont-de-piété.
Aujourd'hui, tes disques ont résonné à nouveau
avec leur langue d'argent.

XVIII

La noche que murió Jacinta
en el cielo brillaba
la constelación del perro.
En torno de su cuerpo colocamos
un río de veladoras
que imitaba el compás de las estrellas.
El dolor, de tal modo, poseía
una cartografía invisible,
un pulso que tomarle. Un rumbo.

El brillo de su pelo
era como en la vida.
Hubo que acudir al crematorio
para saber realmente
que Jacinta ladraba en otra parte.
Ver transformados sus músculos alegres,
su hociquito de caucho, sus ojazos
en cenizas y breves amuletos
de los años de suerte que nos dio.
Los pusimos en caja de madera
y sembramos encima un limonero.

Un vaso de agua y una vela
frente a tu foto niña
dicen que estás en otra parte.
No te hemos enterrado
aunque ayer estuvimos en tu entierro.

XVIII

Le soir où Jacinta est morte
brillait dans le ciel
la constellation du Chien.
Autour de son corps nous avons placé
un fleuve de bougies
qui reprenait la géométrie des étoiles.
La douleur possédait ainsi
une cartographie invisible,
un pouls qu'on pouvait prendre. Une direction.

Le lustre de son poil
était comme quand elle vivait.
Il fallut se rendre au crématoire
pour savoir réellement
que Jacinta aboyait ailleurs.
Voir transformés ses muscles joyeux,
son petit museau de caoutchouc, ses grands yeux
en cendre et ses brèves amulettes
des années de chance qu'elle nous avait données.
Nous les avons déposés dans une boîte en bois
et par-dessus nous avons planté un citronnier.

Un verre d'eau et une bougie
devant une photo de toi petite
nous confirment que tu es ailleurs.
Nous ne t'avons pas enterrée
même si hier nous sommes allés à ton enterrement.

XIX

El álbum fotográfico no miente.

A don Martín Quirarte lo rodean
sus alumnos del Instituto Patria.
Es el día del maestro.
Sus ojos lucen tan de agua
como la juventud de los muchachos
que han llevado un pastel
para la celebración del veterano
—el arisco, el hostil, el esperado.

En esta otra página del álbum
nuestra hermana Susana luce absorta
en el patio de la Preparatoria.
El día es tan intenso
como su falda y su cabello,
fracción de ese segundo
en que el Sol la colmó de claridades.

Y aquí estás tú
conmigo y con Francisco.
Tienes el pelo negro
y yo aún no pierdo el mío.
Nuestra sed es más alta que el verano.
Las cervezas Victoria y un cerro de mojarras
dicen que no cabemos en la cancha.

XIX

L'album de photos ne ment pas.

Ses élèves de l'Institut Patria
entourent Don Martín Quirarte.
C'est la journée du Maître.
Ses yeux ont l'air aussi émus
que la jeunesse des garçons
qui ont apporté un gâteau
pour honorer le vétéran
– le bourru, l'hostile, qu'on attendait.

Sur cette autre page de l'album
notre sœur Susana apparaît, sérieuse,
dans la cour de l'école préparatoire.
Le jour est aussi intense
que sa jupe et sa chevelure,
fraction de cette seconde
où le soleil la combla de clartés.

Et puis te voici
avec moi et avec Francisco.
Tu as les cheveux noirs
et je ne perds pas encore les miens.
Notre soif est plus grande que l'été.
Les bières Victoria et une assiette comble de poisson
prouvent bien que nous sommes sans le moindre
souci.

La alegría quiso sentarse,
de piernas abiertas, en las nuestras.

El álbum fotográfico no miente.
Pero la vida sí.

La joie voulut s'asseoir
les jambes ouvertes, sur les nôtres.

L'album de photos ne ment pas.
Mais la vie, elle, oui.

XX

Mi amigo Robert Jones es transparente.
En una de sus visitas a mi casa
jamás tocó las sábanas,
ángel encima de las nubes.
"La cama estaba limpia", yo le dije.
"Por eso no la usé", me contestó.
Cuando volvió a San Diego
me envió como regalo
una ballena de vidrio
que soportó el naufragio,
estoica en su caja de cartón.

Era un retrato suyo, la ballena:
translúcida y enorme,
en inminente riesgo de quebrarse.
Por eso su libro de poemas se titula
Cebolla de cristal: cada uno de sus gajos
acitrona la vida o la traiciona: usted elige.

Mi amigo Robert Jones es transparente.
También cuando vivía.
Al saber de su muerte
(y de su empleo en la tienda de fotocopias
y de la soledad y el sobrepeso),
abrí su libro al azar y miré la ballena:
su aleta dorsal estaba rota.

XX

Mon ami Robert Jones est transparent.
Lors de l'une de ses visites à la maison
il n'a même pas touché les draps,
comme un ange au-dessus des nuages.
«Le lit était propre» lui dis-je.
« C'est pour cela que je n'y ai pas touché » répliqua-t-il.
De retour à San Diego
il m'envoya en présent
la baleine de verre
qui supporta le naufrage
stoïquement dans sa boîte de carton.

La baleine, c'était un portrait de lui-même :
translucide et énorme,
en péril imminent.
Voilà le pourquoi du titre de son recueil poétique
Oignon de cristal, chacun de ses quartiers
acidule la vie, ou la trahit : au choix.

Mon ami Robert Jones est transparent.
Il l'était aussi de son vivant.
Au moment d'entendre parler de sa mort
(et de son travail au magasin de photocopie
et de sa solitude et de son obésité)
j'ouvris son livre au hasard et je regardai la baleine :
son aileron dorsal était cassé.

De ahí en adelante nada impidió
su invalidez creciente.

El último día
en que mi hermano Ignacio vino a casa,
compré caballos nuevos.
Todos de alzada grande.
Todos de vidrio rústico, soplado.
Que el tequila tuviera continente
y aliviara la herida en siete tragos.

En su memoria enjaezo este caballo.
En su exigente claridad
vierto la transparencia
que invade, lentamente, los sentidos:
vegetal en el olfato;
collar de perlas en los ojos,
la caricia quemante en la garganta,
imprevista frescura en la epidermis.
Sólo cuatro sentidos porque Ignacio
no está más para firmar el quinto:
el choque de los caballos a la mesa
que por horas burlaba a la guadaña.

La ballena de Robert Jones,
los caballos de Ignacio,
grabaron en vidrio su leyenda:
Que la vida se cuide y que se rompa
y alguien quede para contar la historia.

À partir de cet instant plus rien n'empêchait
son invalidité croissante.

Le dernier jour
où mon frère Ignacio est venu à la maison,
j'ai acheté des *petits chevaux*[2] neufs.
Tous de bonne hauteur au garrot.
Tous de verre rustique, soufflé.
Pour que la tequila trouve contenant
et soulage la blessure en sept gorgées.

À sa mémoire, je harnache ce cheval.
Dans sa clarté exigeante
je verse la transparence
qui envahit lentement les sens :
végétal dans son parfum;
collier de perles dans les yeux,
la brûlante caresse dans la gorge,
fraîcheur imprévue sur l'épiderme.
Rien que quatre sens car Ignacio
n'est plus là pour confirmer le cinquième :
le choc des chevaux sur la table
qui pendant des heures trompait la faucheuse.

La baleine de Robert Jones,
les chevaux d'Ignacio,
ont gravé dans le verre leur devise :
Que la vie prenne soin d'elle-même, puis qu'elle se consume
et qu'il reste quelqu'un pour conter son histoire.

[2] N.d.t. : voir Poème V.

XXI

Para Liliana Mercenario Pomeroy

Los perros amarillos mueren en la calle
pero nunca aparecen en los diarios.
Crecen, se multiplican, pero no se ven.
Un perro amarillo es todos los perros.
Los perros amarillos no confían.
Desprecian la lengua doble y tienen el antídoto
para vencer a la serpiente.
Mueren jóvenes.
Por eso no conocen la agonía.
Nadie organiza la cacería de un perro amarillo
porque no es de prestigio.

El Partenón, poblado de perros callejeros,
hace que Atenas se llame
Estambul, Meknes o Calcuta,
rancho sin nombre del altiplano azteca.
Polvorientos, amigos del verano,
se tienden entre las ruinas como estatuas vivientes.
No parecen moverse
y sólo su corazón nos dice que respiran.
Así como el Coliseo de Roma es invadido
por el ácido acre de los gatos,
el gran dios perro domina
alturas donde los otros dioses duermen.

XXI

Pour Liliana Mercenario Pomeroy

Les chiens jaunes meurent dans la rue
mais on n'en lit jamais rien dans les journaux.
Ils grandissent et se multiplient mais on ne les voit pas.
Un chien jaune, c'est tous les chiens.
Les chiens jaunes se méfient.
Ils méprisent le double langage et possèdent l'antidote
contre le venin des serpents.
Ils meurent jeunes.
Cela explique qu'ils ne connaissent pas l'agonie.
Personne n'organise de chasse au chien jaune
car ce n'est pas un gibier de prestige.

Le Parthénon, peuplé de chiens errants,
fait d'Athènes la sœur
d'Istanbul, de Meknès ou de Calcutta,
ferme sans nom des hauts-plateaux aztèques.
Poussiéreux, amis de l'été,
ils s'étendent parmi les ruines comme des statues
vivantes.
Ils ne semblent pas bouger
et seul leur cœur nous dit qu'ils respirent.
De la même façon que le Colisée de Rome est inutile
à cause de l'acide âcre des chats,
le grand dieu chien domine
les hauteurs où dorment les autres dieux.

Un mármol del museo arqueológico
y otro en el Partenón
testimonian el amor por la criatura
que responde a nuestras siniestras costumbres
con una domesticidad digna del nombre.
No son representaciones como las que aparecen
-solemnes y hieráticas-
en jeroglíficos egipcios donde Anubis
ayuda a los muertos en su tránsito,
sino efigies del animal en el momento del salto
o cuando pone el corazón en la mirada.
En Atenas los perros callejeros,
parientes de los perros mexicanos,
hacen de la Acrópolis su casa
y tienen por techo el cielo.

Acaso en otra vida
mi hermano nació perro.
De él conservó su sello de agua,
la lealtad y tersura de sus ojos,
la desdicha mayor de haber nacido.

Cuando niños,
mis hermanos y yo
jamás tuvimos perro.
Éramos nosotros nuestro perro
y amarilla su sombra.

Los abajo ladrantes
venimos de regreso.

Un marbre du musée archéologique
et un autre au Parthénon
sont témoins de l'amour pour la créature
qui répond à nos sinistres habitudes
par une domesticité digne de ce nom.
Ce ne sont pas des représentations comme celles
qu'on voit
– solennelles et hiératiques –
dans les hiéroglyphes égyptiens où Anubis
aide les vivants à trépasser,
mais plutôt des effigies de l'animal au moment où il
va sauter
ou quand il met tout son cœur dans son regard.
À Athènes, les chiens errants,
de la parentèle des chiens mexicains,
font de l'Acropole leur domicile
et font du ciel leur toit.

Peut-être dans une autre vie
mon frère est-il né chien.
De cet animal il conserva le regard humide,
la loyauté et la douceur dans les yeux,
le malheur suprême d'être né.

Quand nous étions enfants,
mes frères et moi,
nous n'avons jamais eu de chien.
Nous étions notre propre chien
et son ombre était jaune.

Nous, les soussignés aboyeurs,
sommes de retour.

XXII

Nos citábamos afuera del estadio.
"En las astas", caídas de banderas,
como el puro esqueleto de ese día:
instrucciones para armarlo
como si fuera un barco
que no sabe qué hacer con su velamen.

Te descubría de lejos, en postura
del ángel tenebroso de Durero,
puntual, como los grandes melancólicos
que pesan cada instante
en que son, en que están, en que no pueden.

Entonces no tenías otro remedio
que trazar el camino
y transformar tu cuerpo
en sol agavillado.
A veces, en días claros,
los volcanes flotaban
y nosotros con ellos.
Doblábamos el ritmo,
aspirantes al reino.
El cielo nos armaba,
seguro de que no le cumpliríamos.
Lavábamos, humildes, sus cristales.
Nos pelaba los dientes la amargura.

XXII

Nous nous donnions rendez-vous à l'extérieur du stade.
« Près des mâts », délestés de leurs drapeaux,
comme le plan exact prévu pour cette journée-là :
des instructions de montage
comme si c'était un bateau
qui ne savait que faire de sa voilure.

Je te découvrais de loin, dans la pose
de l'ange ténébreux de Durer,
ponctuel, comme les grands mélancoliques
qui soupèsent à chaque instant
ce qu'ils sont, où ils en sont, en quoi ils ne peuvent.

Tu n'avais alors d'autre choix
que de tracer le chemin
et de transformer ton corps
en gerbe de soleil.
Parfois, les jours clairs,
les volcans flottaient
et nous avec eux.
Nous doublions le rythme,
aspirants au royaume.
Le ciel nous donnait des armes,
sûr que nous ne tiendrions pas parole.
Humbles, nous lavions ses vitres.
L'amertume nous faisait sourire avec complaisance.

No cortábamos el aire:
éramos el aire. Los pulmones
prestaban su tam-tam a los oídos.
Éramos la vida.

Nous ne fendions pas l'air :
nous étions l'air. Les poumons
battaient leur tam-tam jusqu'à nos oreilles.
Nous étions la vie.

XXIII

El perfume nocturno
desliza flores amargas hacia el día.
En esta ciudad al borde del imperio,
el mar no bastó para lavar
las huellas de la noche.
El sol es una ofensa
en la piel y en la sed de sus vampiros.

Son el perro amarillo de sí mismos,
palo y golpe sus huesos.
Nuevas flores del mal, poco a poco reviven
en el cuaderno a cuadros
donde los edificios
con letra de niño escriben sus mayúsculas.

Cruzarse en su camino
es saber de fantasmas:
pasan, como el viento, a través de tu cuerpo.

Admirabas a esos viejos guardianes
de un orden rupestre.
No tuviste el valor de ser como ellos.
Sí tuviste el valor de ser con ellos.

XXIII

Le parfum de la nuit
laisse glisser des fleurs amères jusqu'au matin.
Dans cette ville à la frontière de l'empire,
la mer n'a pas suffi pour laver
les traces de la nuit.
Le soleil est un outrage
à la peau et à la soif de ses vampires.

Ils sont leur propre chien jaune,
leurs os sont bâton et coup.
De nouvelles fleurs du mal, peu à peu revivent
dans le cahier à carreaux
où les édifices
avec des lettres d'enfants écrivent en majuscules.

Se signer en chemin
c'est s'y connaître en matière de fantômes :
ils passent, comme le vent, à travers ton corps.

Tu admirais ces vieux gardiens
d'un ordre rupestre.
Tu n'as pas eu le courage d'être comme eux.
Mais si, le courage d'être avec eux.

XXIV

J'ai peur –et Je suis triste, Seigneur, d'être si triste.
Blaise Cendrars,
Les Pâques a New York

En este breve jardín,
bajo el sol que apagó la sonrisa nazarena,
un gran perro amarillo
lame un pedazo de hielo.

Mi perra sabe más de lo que siento,
y se me suma, mansa como el día.
Si la acaricio toco toda la tierra.

Pero hace unas horas,
cuando despuntaba el Viernes Santo,
la vida no cedía ninguno de sus dones.
Con el primer café que debe armarse
con un arte menor que necesita
de la primera llama,
se desanima el Caos. Cede el desastre.
Poco a poco recula. El Gran Culero.

Los lentos lubricantes
están a la espera, diariamente,
aunque al despertar, cada día, los olvidemos.
Hoy estamos muertos.
Pero mañana es día de resurrección
mientras la vida insista.

XXIV

J'ai peur – et je suis triste, Seigneur, d'être si triste.
Blaise Cendrars
Les Pâques à New York

Dans ce jardin restreint,
sous le soleil qui a éteint le sourire pénitent,
un grand chien jaune
lèche un morceau de glace.

Ma chienne en sait plus que je n'en ressens,
et elle s'ajoute à moi, douce comme le jour.
Si je la caresse, je touche toute la terre.

Mais il y a quelques heures,
quand pointait le Vendredi Saint,
la vie n'abandonnait aucun de ses dons.
Grâce au premier café qui doit être préparé
avec un talent moindre qu'il n'en faut
pour la première flamme,
le Chaos perd courage. Le désastre recule.
Peu à peu, il recule. Le Grand Salaud.

Les lubrifiants lents
attendent, chaque jour,
même si en nous réveillant, quotidiennement, nous les oublions.
Aujourd'hui nous sommes morts.
Mais demain, c'est le jour de la Résurrection
aussi longtemps que la vie le voudra.

Mi perra no es consciente de su simetría.
Nosotros, en cambio,
somos nuestro detective, nuestro inquisidor.
Y a veces el verdugo.

Hoy me amarro los tenis
y suena en el aire una música de guerra.
No sé qué pasará pero lo cierto
es que afuera el verano se prepara
para una larga batalla.
Voy a correr en tu nombre
y en el nombre del otro, el Inombrable,
el que levantó su vuelo a las tres de la tarde.

Los humores del hombre
que yació en esta piedra
no están más aquí.
Pero su cuerpo suda y se acongoja,
recibe la bendición marina
o en la frente el martillo del sol.
Agua nueva lo baña
y en ella se bautiza el peregrino.
Piedra donde los vivos se reúnen
a salvar su cadáver.
Piedra donde los hombres beben
el agua que da vida.

Los cuervos del cielo y de la tierra
se aproximan
al gran imán de piedra
que hizo una ciudad en torno suyo.

Ma chienne n'est pas consciente de sa symétrie.
Nous, en revanche,
sommes notre propre détective, notre inquisiteur.
Et parfois le bourreau.

Aujourd'hui, j'attache mes espadrilles
et une musique de guerre résonne dans l'air.
Je ne sais ce qui va se passer mais il est sûr
que l'été se prépare dehors
en vue d'une longue bataille.
Je vais courir en ton nom
et au nom de l'autre, l'Innommable,
celui qui a pris son envol à trois heures de l'après-midi.

Les humeurs de l'homme
qui a reposé sur cette dalle de pierre
ne sont déjà plus là.
Mais son corps sue et s'angoisse,
il reçoit la bénédiction marine
ou bien sur le front le marteau du soleil.
Une eau neuve le baigne
et avec cette eau se baptise le pèlerin.
Une épitaphe où se réunissent les vivants
pour sauver leur propre cadavre.
Pierre où les vivants boivent
l'eau qui donne vie.

Les corbeaux du ciel et de la terre
s'approchent
du grand attrait de pierre
qui s'est construit une ville autour de soi.

Los pájaros escriben en el cielo.
Los hombres escriben en el cielo.

El Sol, una moneda roja
a punto de apagarse.
Montañas vistas
por el hombre mayor y sus discípulos
lo tendrán toda la noche en sus entrañas.
Disfrute Coca Cola,
reza el anuncio escrito en una lengua
hablada por canallas y profetas.

Los ingleses se van sin despedirse.
Los israelíes, como nosotros,
se despiden pero no se van.
Los fantasmas no se van ni se despiden.

"Siento que me abraza la muerte",
Susana dijo,
cercada por presencias carnales como lobos.

(Nuestra Señora de la Fuente Fría,
concédele escuchar sólo las voces
aliadas a las piedras del pastor).

Canto una canción ardida de mi patria
mientras subo la cuesta.
Todo es eterno y fútil.
Todo puede seguir o terminar
como este día.

Les oiseaux écrivent dans le ciel.
Les hommes écrivent dans le ciel.

Le Soleil, une pièce de monnaie rouge,
juste avant de s'éteindre.
Des montagnes vues
par le vieil homme et ses disciples
les conserveront toute la nuit dans leurs entrailles.
Le plaisir du Coca Cola,
dit la publicité écrite dans la langue
que parlent des canailles et des prophètes.

Les Anglais partent sans prendre congé.
Les Israéliens, comme nous,
prennent congé et ne s'en vont pas.
Les fantômes ne s'en vont pas plus qu'ils ne prennent congé.

« Je sens que la mort m'étreint »,
dit Susana,
entourée de présences tangibles comme des loups.

(Notre-Dame de Fontfroide,
accorde-lui de n'écouter que les voix
alliées aux pierres du Pasteur).

Je chante un chant ardent de ma patrie
tandis que je monte la colline.
Tout est éternel et futile.
Tout peut continuer ou se terminer
comme ce jour-ci.

Completo la ruta
y llego a mi destino.
Esto se llama *Hoy* y ya es bastante.
Estrecha su cerco la Enemiga.
Desde la fábrica llamada El Ángel
sale un aroma que nos ata a la tierra:
los muertos no huelen más el pan.

J'achève ma route
et j'arrive à ma destination.
Elle s'appelle *Aujourd'hui* et cela suffit bien.
L'Ennemie resserre son emprise.
Depuis l'usine nommée L'Ange
sort une odeur qui nous retient à la terre :
les morts ne peuvent plus sentir l'odeur du pain.

XXV

Para Juan Ángel Jeannet Arce

La incansable Señora de la Muerte
tejió toda la noche.
La ciudad despertó en daguerrotipo.
Amaneció el amargo
con motivos de sobra para ser.
El día fue la ofensa del taxista,
regalo para los niños
que salieron en traje de astronauta
a inventar un planeta sin sonido.
La nieve cayó en silencio durante horas,
las últimas del siglo.
Sea feliz, sonría, vea el futuro.
El mundo en blanco y negro. Sus horrores.
La tersa nieve que cambiará su cuerpo
por la mugre y la sal y la caída.
Por el East River, un carguero
rojo y elemental como un juguete
abre la niebla con su voz de bajo.
La obligación de estar. Acaso ser.
El milagro de ser. Acaso estar.

XXV

Pour Juan Ángel Jeannet Arce

L'infatigable Madame la Mort
a tissé toute la nuit.
La ville s'est éveillée en daguerréotype.
L'amertume s'est levée à l'aube,
avec plus de raisons qu'il n'en faut pour être.
La journée fut l'outrage du chauffeur de taxi,
un présent pour les enfants
qui sortirent en costume d'astronaute
pour inventer une planète muette.
La neige a neigé pendant des heures,
les dernières averses du siècle.
Soyez heureux, souriez, voyez l'avenir.
Le monde en noir et blanc. Ses horreurs.
La neige resplendissante qui se changera
en crasse et en sel et en chute.
Sur la East River, un cargo
rouge et simple comme un jouet
déchire la brume de sa voix de basse.
L'obligation d'être là. Peut-être celle d'être, tout court.
Le miracle d'être. Peut-être celui d'être là.

XXVI

Las primeras campanas de noviembre:
Que se acabe este día.
Sus arenas se eleven hacia el cielo
y no vuelvan jamás.
Esconde sus muletas,
sus parches de mendigo, otros disfraces;
no dejes a su alcance
conjuros que lo ayuden
a ocupar otra vez el calendario.
Bórralo de tu mapa,
dale instrucciones falsas
y dile a todo mundo que lo pierda.
Que se acabe este día.
Aunque otros más negros se perfilen,
siente que lo engañas
cuando cierras los ojos.
La cicatriz no existe, y ya lo sabes.
No cerrará la herida, aunque la cures.

XXVI

Les premières cloches de novembre :
Qu'on en finisse de cette journée.
Que son sable s'élève jusqu'au ciel
et ne revienne plus jamais.
Cache ses béquilles,
ses rapiéçages de mendiant, ses autres déguisements ;
ne laisse pas à sa portée
des exorcismes qui l'aident
à envahir une fois de plus le calendrier.
Efface-la de ta carte cette journée-là,
donne-lui de fausses directions
et dis à tout le monde de la perdre.
Qu'on en finisse avec elle.
Même s'il y en a d'autres plus noires encore qui
s'annoncent,
qu'elle sente que tu la trompes
quand tu fermes les yeux.
La cicatrice n'existe pas, et tu le sais bien.
La blessure ne se fermera pas, même si tu la soignes.

XXVII

El precipicio
es la última terraza para el cielo.
Aquí termina el mundo. Aquí comienza.
La pisada puede elegir entre dos vías:
el peligroso vino de la vida
o el láudano rojo de la muerte
que aquí viste de blanco.

XXVII

Le précipice
est la dernière terrasse vers le ciel.
C'est ici que finit le monde. C'est ici qu'il commence.
Les pas peuvent choisir entre deux chemins :
le dangereux vin de la vie
ou l'opium rouge de la mort
qui ici se vêt de blanc.

XXVIII

Éramos entonces estudiantes, en el umbral de todo. La ciudad era nuestra pradera y a paso largo la recorríamos sin tregua durante horas, flacos, atormentados, tratando de librarnos de nuestra inocencia como de un dolor de muelas, imaginando que nuestra juventud duraría para siempre, y casi lo lamentábamos.

Michel Butor, "Suite parisina, Noctámbulo"
(Versión de Frédéric-Yves Jeannet)

Ese muchacho lóbrego, espigado,
fantasma de sí mismo,
que se sienta hasta atrás
y en la noche se hunde
a rezar la oración de sus malditos;
ése que nunca
conocerá su cuerpo en los danzones,
será señor del ritmo
que mantiene en su sitio a los planetas;
ése que aprenderá dolor en las mujeres
y hallará el Santo Grial entre sus piernas,
es del linaje nuestro, es carnal,
es un perro amarillo con estrella.

Interminables tardes de domingo
en que los viejos libros se cansaban
primero que nosotros.
Atravesábamos calles
navegadas por putas

XXVIII

On était étudiant alors, au seuil de tout. La ville était notre savane et nous l'arpentions sans répit pendant des heures, maigres, tourmentés, tâchant de nous délivrer de notre candeur comme d'une rage de dents, nous imaginant que notre jeunesse durerait toujours, le regrettant presque.

Michel Butor, «Suite parisienne, Noctambule»
(Version de Frédéric-Yves Jeannet)

Ce garçon triste, élancé,
fantôme de lui-même,
qui s'assoit jusqu'en arrière
et qui dans la nuit s'enfonce
pour réciter la prière de ses poètes maudits;
celui-là qui jamais
ne se verra danser dans les bals populaires,
il sera plutôt le seigneur du rythme
qui maintient les planètes à leur place;
celui-là qui apprendra la douleur chez les femmes
et trouvera le Saint-Graal entre leurs jambes,
il est de notre lignée, il est en chair,
c'est un chien jaune avec étoile.

Interminables après-midi du dimanche
où les vieux livres eux-mêmes se lassaient
avant nous.
Nous traversions des rues
sillonnées par des putes

para las que no alcanzaba,
a las que no alcanzabas.
Buscábamos los cines de programa triple
que vivían por nosotros.

Era el tiempo del enigma de la invisibilidad.
Del corazón transparente,
de las venas de vidrio,
del aire que taja o vive
del aliento de sus agonizantes.
Transparencia: Invisibilidad:
Estar como nunca en el espacio.
Estar más solo que nunca en el espacio.

Era el tiempo
de bautizar de nuevo la falange,
el vello, la rodilla.
De encontrar en el otro un puro azogue
donde nunca acabamos de bebernos.
De aspirar el perfume
que es la droga perfecta del adicto.

De los fastuosos armamentos,
de la plana tristeza que seguía
al choque ansioso y torpe de los cuerpos.

Tiempo de las palabras en peligro.
De pronunciarlas todas,
del terror a que no pudieran decir todo.

qu'on ne pouvait se payer,
hors de portée.
Nous cherchions des cinémas au programme triple
qui survivaient grâce à nous.

C'était le temps de l'énigme de l'invisibilité.
Du cœur transparent,
des veines de verre,
de l'air qui taille ou qui vit
de l'haleine de ses agonisants.
Transparence : Invisibilité :
Être comme jamais dans l'espace.
Être plus seul que jamais dans l'espace.

C'était le temps
de baptiser à nouveau la phalange,
le duvet, le genou.
De trouver chez l'autre du pur vif-argent
où nous n'en finissions jamais de boire.
De respirer le parfum,
la drogue parfaite de l'intoxiqué.

De fastueuses armes
de la banale tristesse qui succédait
au choc anxieux et malhabile des corps.

Le temps des mots en danger.
De les prononcer tous,
de la terreur qu'ils ne puissent tout dire.

Era el tiempo de herir
y recibir mayor número de heridas.

Quien no lo ha vivido, no ha vivido.
Quien no lo vive,
no asistirá al prodigio de la resurrección.

Ese muchacho lóbrego, espigado,
fantasma de sí mismo,
es un perro amarillo con estrella.

C'était le temps de frapper
et de recevoir le plus grand nombre de blessures.

Celui qui n'a pas vécu ça, n'a pas vécu.
Celui qui ne le vit pas,
n'assistera pas au prodige de la résurrection.

Ce garçon triste, élancé,
fantôme de lui-même,
c'est un chien jaune avec étoile.

XXIX

Hoy cumplo la edad que tú tenías
la mañana puntual de tu naufragio.

La edad en que Fernando Pessoa
dibujó las colinas de Lisboa
en un tren amarillo,
la última corrida de la noche;
aquella en la que Howard Phillips Lovecraft
abrazó con más fuerza
el yeso de la sábana y acudió a su cita
la *única realidad clara del mundo.*
La edad en que Alfred de Musset
comenzó a ser más niño que su siglo.

El espejo a la altura de los ojos
acelera las notas del desastre:
me dice que las horas de tu vuelo
no otorgan el cielo a sus mortales.

Hoy cumplo la edad que tú tenías.
Corrí bajo el puente
donde papá voló por vez primera
y retembló su polvo enamorado.
Tardaron más tiempo los tendones
en volver a su sitio.
Las muelas, los papeles, los acosos
ulceran estandartes
que ayer incendiaban nuestro cielo.

XXIX

Aujourd'hui, j'ai l'âge exact que tu avais
le matin même de ton naufrage.

L'âge où Fernando Pessoa
dessina les collines de Lisbonne
à bord d'un train jaune,
à son dernier parcours de nuit;
l'âge où Howard Phillips Lovecraft
serra avec encore plus de force
le plâtre du drap et se rendit à son rendez-vous
la *seule réalité claire du monde.*
L'âge où Alfred de Musset
commença à devenir plus enfant que son siècle.

Le miroir à hauteur des yeux
accélère les marques du désastre :
il me dit que les heures de ton vol
n'accordent pas le ciel à ses mortels.

Aujourd'hui, j'ai l'âge exact que tu avais.
J'ai couru sous le pont
où papa vola pour la première fois
et secoua si fort la poudre qu'il aimait.
Les tendons ont pris plus de temps
à se remettre à leur place.
Les quenouilles, les papiers, les traques
blessent les étendards
qui brillaient enflammés dans notre ciel, hier encore.

Hoy cumplo la edad que tú tenías
y la sumo a la mía.
El espejo no miente.
Se abren otras puertas invisibles
y de plata es la luz en la que nada
un pez vela con nombre de bautizo.

Aujourd'hui, j'ai l'âge exact que tu avais
et je l'ajoute au mien.
Le miroir ne ment pas.
Mais l'amour ouvre des portes invisibles
et elle est d'argent la lumière dans laquelle nage
un poisson volant au nom de baptême.

XXX

Hoy derrotamos a la muerte.
Y también a sus tropas auxiliares.

Para tu hijo hallamos
un arco donde el mundo
concentra sus afanes:
maderas sinuosas de Brasil,
herrajes de Alemania,
concha jaspeada del Continente Negro,
las crines de la yegua
que llevó la pasión de Santa Juana.
Antes de pasarlo
por el cuerpo elefante de su contrabajo,
nos descifró el secreto
de tus cuatro cofrades:
nos devolvió, como si fuera nuevo,
el trébol de Liverpool.

El corazón de mamá
amaneció con ductos más estrechos,
pero el aire que lava su sonrisa
apuntala la tarde con palomas.

Nuestra hermana menor
regresó al hospital de psiquiatría.
Llevaba una bolsa de manzanas
para los que, con ella, antes que ella,
llegaron al refugio con el ángel leproso.

XXX

Aujourd'hui, nous avons défait la mort.
Et ses troupes auxiliaires aussi.

Pour ton fils, nous avons trouvé
un cerceau où le monde
concentre ses empressements :
des bois sinueux du Brésil,
des ferrures d'Allemagne,
une coquille marbrée du Continent Noir,
les crins de la jument
qui porta la passion de sainte Jeanne.
Avant de le passer
sur le corps éléphantin de sa contrebasse,
il nous déchiffra le secret
de tes quatre confrères :
il nous rendit, comme neuf,
le trèfle de Liverpool.

Le cœur de maman
s'éveilla à l'aube les artères plus étroites,
mais l'air qui lave son sourire
étaie l'après-midi de colombes.

Notre petite sœur
est rentrée à l'hôpital psychiatrique.
Elle portait un sac de pommes
pour ceux qui, avec elle, avant elle,
arrivèrent au refuge avec l'ange lépreux.

Aureolada en su risa de otro tiempo,
devolvió las muletas
llevadas por su alma
los días de su temporada en el infierno.

Hoy derrotamos a la muerte.
Y también a sus tropas auxiliares.

Auréolée de son sourire d'un autre temps,
elle rendit les béquilles
qu'elle portait dans l'âme
les jours de sa saison en enfer.

Aujourd'hui, nous avons défait la mort.
Et ses troupes auxiliaires aussi.

ÍNDICE

I	10
II	14
III	16
IV	18
V	22
VI	24
VII	28
VIII	32
IX	34
X	36
XI	38
XII	42
XIII	44
XIV	46
XV	48
XVI	52
XVII	58
XVIII	60
XIX	62
XX	66
XXI	70
XXII	74
XXIII	78
XXIV	80
XXV	88
XXVI	90
XXVII	92
XXVIII	94
XXIX	100
XXX	104

TABLE

I	11
II	15
III	17
IV	19
V	23
VI	25
VII	29
VIII	33
IX	35
X	37
XI	39
XII	43
XIII	45
XIV	47
XV	49
XVI	53
XVII	59
XVIII	61
XIX	63
XX	67
XXI	71
XXII	75
XXIII	79
XXIV	81
XXV	89
XXVI	91
XXVII	93
XXVIII	95
XXIX	101
XXX	105

Sous la direction
de Louise Blouin et Bernard Pozier
supervisé à la production par
Suzanne Vertey
composé en Bodoni corps 11 et demi
cet ouvrage a été achevé d'imprimer
pour le compte des éditeurs
Écrits des Forges et Plan C editores
en octobre 2004
sur les presses de
AGMV Marquis Imprimeur Inc.

poésie

« La mort, cette durée parfaite
qui fige le présent
et enseigne à respirer
avec un plus grand respect. »

"La muerte, ese tiempo impecable
que congela el presente
y enseña a respirar
con más respeto."

Vicente Quirarte (Mexico, 1954) a publié des livres de poésie, des essais, de la fiction et du théâtre. Il est professeur et chercheur à l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM) et membre de l'Académie mexicaine de la langue.

Vicente Quirarte (México, D.F., 1954) ha publicado libros de poesía, ensayos, ficción y teatro. Es profesor e investigador en la Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM) y miembro de la Academia mexicana de la lengua.

ISBN 2-89046-861-5
9 782890 468610

ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE

Plan C Éditeurs

ISBN 968-5395-21-7
9 789685 395212